

ALAIN BOSQUET

**En compagnie  
de  
Marcel Arland**

*nrf*

GALLIMARD









# *Convergences*



Fréquenter un écrivain aussi abondant et varié que Marcel Arland, c'est tracer un paysage autour de lui. Je ne veux pas l'isoler, dût l'économie de mon analyse en paraître un peu vagabonde. Je prends mes distances : aussitôt de grandes figures passent près de lui, que je reconnais, que je salue, que j'interroge peut-être. Je les supprime, ces distances : il reste toujours quelque chose de mon commerce avec les illustres passants. J'ai besoin de songer à eux pour songer à lui. Voici donc des prosateurs que j'aime, romanciers et conteurs. Je cède à la tradition : les trier, pour mieux comprendre leurs différences. Je ne sais s'il y a là de l'artifice, ou comme une facilité. Peut-être serait-il préférable d'écrire une thèse, et de trouver les très doctes éléments d'une optique



nouvelle, sinon révolutionnaire; mais ce serait exagérer, extrapoler, inventer des formules trop frappantes et, qui sait? tout un vocabulaire tapageur. Je ne tiens pas à convaincre : au plus, me dire qu'au fil de ma réflexion quelques petites vérités, ou banales ou endormies dans l'inconscient, finiraient par éclairer en moi des notions latentes; de les exprimer m'aiderait à mieux les accepter.

Je relis Balzac. Il est dans le réel que le choix, au lieu de le dénaturer, met en évidence. Je crois ce qu'il me dit; et, une petite ferveur à part, je ne trouve en lui que ce réel-là. On me dira qu'il a de l'entrain, un rien de style, et l'ambition de gonfler le quotidien. Sans doute : je n'ai pas à m'interroger sur le mécanisme de son invention, dans la mesure où ce qu'il invente est *a priori* vécu : vécu par le cerveau, d'accord. Grandet, Goriot : je prétends qu'ils existent de la même façon en la sensibilité — n'exagérons pas : en la mémoire, oui, bien sûr, fascinée — de chacun. C'est là que Balzac me gêne : il me livre tout, et je le comprends comme je comprends un constat, voire un article de journal. En créant, il recrée, et j'aurais aimé qu'il *contre-crée*, qu'il *proto-crée*.

Il me donne tant de preuves du réel que, quelquefois, il m'arrive de rêver qu'il aurait dû m'en soustraire une ou deux. Le noir sur blanc de la prose n'admet pas le gris, ni le rose, ni l'azuré. Je n'ai rien à deviner : c'est de la grandeur à trois dimensions dont je puis facilement mesurer le poids, l'équilibre, les limites. Que les personnages m'écrasent ne les rend pas moins irrémédiables. Il est un peu vexant, malgré tout, que Balzac soit exactement pour *toi* ce qu'il est pour *moi*.

Je relis Stendhal. Lui aussi est dans le réel, jusqu'à un certain point. Fabrice, Julien, je les connais, je les reconnais surtout, et pourtant il ne me suffit pas de savoir ce qu'ils font ni ce qu'ils pensent. C'est dans le cœur de l'oreille qu'ils se creusent un nid. J'ai besoin, quand je les rencontre dans ma mémoire, de les entendre : la phrase même de Stendhal m'est nécessaire chaque fois que le souvenir doit leur redonner corps. J'en arrive à me dire que cette phrase natale les rend tributaires d'une musique, d'une intonation, d'une harmonie, sans quoi ils ne seraient pas ce qu'ils sont. Peu à peu, j'en conclus que le langage de Stendhal m'importe plus encore : les âmes s'y

incrustent, les corps y passent, les vérités n'y sont que phénomènes secondaires. Le plaisir de dire et non seulement le plaisir de créer des êtres humains : tel m'apparaît cet écrivain — et avec lui tous ceux qui appartiennent à sa race. Le style ici prime le reste. Déjà Voltaire ramenait tout à sa plume; bientôt ce seront Giraudoux, Montherlant, quelques autres. Une manière de suggérer : « Admirez comme je vous tourne cela : *Les prisons de Parme étaient vides, le duc immensément riche, Ernest V adoré de ses sujets...* » Le je de Stendhal ne se montre jamais dans ses romans, mais il veille en coulisse, prêt à bondir, et c'est lui qui commande à tous, en tirant de superbes ficelles. Virtuose? Artiste hautain, plutôt : dominer par le verbe est son rôle. Balzac se laisse volontiers submerger par ses personnages; Stendhal a bien dressé les siens, qui sautent comme lions apprivoisés dans le cercle de feu — mais il faut dire de *feu glacé*, bien entendu.

Je relis Flaubert. Oserais-je dire qu'il n'est pas dans le réel? Ce serait absurde. Je ne referme que *Salammbô*, son côté Parnassien attardé : comme Leconte de Lisle, il avait lui aussi droit à son troupeau d'éléphants; et comme Fustel de Coulanges,

il s'est amusé — pesamment — à reconstruire une autre cité antique. Son réel est d'une nature que ni Balzac, plus romantique, ni Stendhal, plus féru de paraître que d'être, n'avaient retenue : un réel d'obsession, un réel qui se ronge et qui finit par se dissoudre. En définitive même, c'est un réel qui tient de toutes ses forces à s'ignorer. On ne m'en voudra pas de proposer : un réel qui oublie les réalités. Une petite provinciale succombe à l'appel de la chair; sait-elle seulement ce qu'est la chair? Les jouissances, elle voudrait les connaître toutes, et n'en retient que la tristesse. A aucun moment, elle n'ouvre les yeux. Le drame se situe ailleurs : Flaubert, qui met un soin si méticuleux à tout ordonner, à tout peser, à tout suggérer, inconsciemment abandonne à l'inconscient la plus large part de sa démonstration. Quand chaque chose est dite, le principal reste à dire. La Bovary s'esquive; et plus Flaubert insiste, plus elle s'impose par une sorte de perpétuel congé qu'elle prend chaque fois que nous sommes sur le point de la comprendre. Deux amis traversent la vie et les révolutions, les soubresauts de l'âme et les surprises du siècle; à la fin, il ne leur reste rien, sinon le souvenir dérisoire d'une

petite prostituée dans un bordel. Là aussi nous complétons, nous souffrons de ne pas saisir — ou plutôt, par un curieux miracle de participation, nous avons soudain le droit de deviner, d'ajouter notre grain de sel, d'interpréter, alors même que rien n'est manifestement mystérieux. Au-delà du réel, il n'y a chez Flaubert ni poésie explicite, ni agréments baroques, ni cachotteries. Une dimension invisible, un riche malentendu, le besoin de me laisser libre d'un choix quant à l'essence même d'un personnage ou d'une situation ? Je ne sais au juste. Balzac écrase, Stendhal impose. Flaubert sait que rien ne peut s'exprimer sans détriment pour le réel, cet arbitraire.

Mes trois écrivains ne remettent en cause ni leur confiance en l'écriture ni leur confiance en eux-mêmes. Leurs tempéraments les séparent — quelque peu. Fondamentalement, ils savent ce qu'ils veulent, ou du moins ce qu'ils peuvent. Des vérités leur ont été transmises, qu'ils ne discutent guère, sinon pour secouer légèrement les hiérarchies. A la manière d'un homme de la Renaissance, Balzac voudrait avaler toute une humanité, et si son ambition apparaît sans limites, c'est qu'il n'a pas pris le temps de reconnaître l'indicible, l'inexpri-

mable et tout ce qui dans l'homme relève d'une certaine aliénation. Peu enclin à l'attendrissement, fût-il son premier bénéficiaire — une manière de sévérité dans la complaisance — Stendhal joue à se proclamer maudit et diffère de deux générations sa propre gloire. C'est qu'il ne voit pas à son siècle une hygiène suffisante : plus tard, n'est-ce pas ? on comprendra sa haine de l'épanchement... Il ne met pas en doute son avenir : tout bonnement son présent, sorti des brumes provisoires de la pleurnicherie publique. Même certitude chez Flaubert : il s'en remet à la puissance du verbe, que pas un instant il ne songe à taxer d'infidélité. Il biffe, il corrige, il polit : l'objet obtenu est à l'image de sa ténacité. Tout au plus admet-il — comme pour rendre un assez distrait hommage à la science et à la sociologie de son temps — que son art n'est pas sans analogie avec un réel tangible, tel que le rencontrent les médecins, les chimistes, les physiciens. Balzac, Stendhal et Flaubert appellent un chat un chat : celui de Balzac a tout l'air d'un tigre, celui de Stendhal est brusque et rasé, celui de Flaubert sent le petit fauve en chaleur.

Je passe au xx<sup>e</sup> siècle, qui n'a pas ces

certitudes-là. Je dirais même, si j'avais à opérer des simplifications fallacieuses — allons : enivrantes aussi —, que notre temps à nous est celui de la perpétuelle interrogation; de l'angoisse originelle de Kafka au soupçon de Nathalie Sarraute, rien ne subsiste qu'il ne faille, en littérature, soumettre à la plus sévère des questions. D'abord, l'auteur. Est-il responsable, ou ne l'est-il que de manière inégale? Des formes diffuses ne le traversent-elles pas, qu'il serait incapable de maîtriser et qu'il se contente plus ou moins à son insu de traduire en une langue dont il suit les habitudes en somnambule, sinon en pantin? D'ailleurs, s'il se prétendait le maître authentique de ses personnages — et encore plus de ses intentions manifestes — ne serait-il pas un monstre dangereux? Tamis, passoire, médium, intercesseur malgré lui : on aimerait qu'il fût ce genre-là d'illuminé qui abdique devant ses illuminations. L'objectivité ne consiste-t-elle pas à réduire le rôle du créateur, créé par on ne sait quoi ni qui, afin de ne pas avoir à répondre de ses créations? Quant au lecteur, pourquoi resterait-il passif? Lui aussi a le droit de s'imposer une interprétation du livre qu'il est en

train de lire; si l'auteur avait tout dit, il n'aurait, lui, aucun mérite. Mais si, mais si, il est flatteur — de sa part — d'ajouter à ce qui est écrit un élément de son cru. Qu'il vous plaise, monsieur l'Auteur, de laisser délibérément quelques « blancs », et le lecteur sera heureux de les remplir. L'écrivain oblige : il n'achève pas le livre, qui demeure intérieurement « en suspens ». Entre tel et tel comportement de ses personnages, il ne décide pas, et va jusqu'à proclamer : « Qui suis-je pour intervenir dans l'action de mon héros? Je lui ai donné naissance, et cela suffit à mon labeur. Désormais il est libre, et en particulier libre de moi, qui suis le dernier à connaître ses desseins. » La même méfiance mine le langage : il n'est jamais adéquat, et il serait une arme contre l'écrivain. Suspect, il fait dire à ce dernier des sottises, qui sont autant de crimes contre le subconscient, lequel, comme chacun sait, est à tout prendre plus précieux que la logique, la détermination, la connaissance de soi — il ne faut surtout pas en douter! Le chat de tout à l'heure, c'est toujours un inconnu qui en parle à un autre inconnu; d'ailleurs il ne devrait pas — dans l'absolu — s'appeler



ainsi : la charge d'absurde est lourde au sein du langage.

Ces remarques précèdent ce que j'aimerais dire de Marcel Arland. Voici un quart de siècle, et davantage, que je le lis, et que j'éprouve comme une joie mêlée d'impuissance à exprimer la somme d'impressions ressenties devant ses romans et ses nouvelles. La joie est comparable à celle que me procure Flaubert — le réel palpitant qui va au-delà du réel et franchit sans mascarade le seuil du mystère — tandis que mon impuissance vient de sa façon de combler, sans l'apparence du moindre effort, mes aspirations à dépasser dans la lecture les bornes mêmes du vrai ou du beau analysable. Je sais qu'en affirmant cela, je louvoie entre le plaisir, dans chaque livre, dans chaque épisode, dans chaque page, de comprendre, et le plaisir plus pervers de n'avoir compris que dans une certaine mesure : celle qui me permet de rêver et d'imaginer. Non point que Marcel Arland se dissimule le moins du monde, ni que je veuille à tout prix découvrir des énigmes là où tout est clair. Clair, au fait, qu'est-ce donc ? Je voudrais ici évoquer un musicien et un peintre. Mozart est clair : clarifiant et sans démons-



*nrf*

